

<b>Zeitschrift:</b>	Revue Militaire Suisse
<b>Herausgeber:</b>	Association de la Revue Militaire Suisse
<b>Band:</b>	100 (1955)
<b>Heft:</b>	6
<b>Artikel:</b>	Quelques réflexions sur le terrain : objectifs topographiques, objectifs tactiques [fin]
<b>Autor:</b>	Montfort
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-342663">https://doi.org/10.5169/seals-342663</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Major Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne  
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

---

**ABONNEMENT :**      **Suisse :**    1 an Fr. 12.— ;    6 mois Fr. 7.— ;    3 mois Fr. 4.—  
                        **Etranger :**    1 an Fr. 15.— ;    6 mois Fr. 8.— ;    3 mois Fr. 4.50  
                        **Prix du numéro :** Fr. 1.50

---

## Quelques réflexions sur le terrain : objectifs topographiques, objectifs tactiques

*(Fin)*

Faisons un saut dans le temps<sup>1</sup> — il est possible sans nuire à notre étude et il ménagera la patience du lecteur ! — pour en arriver à la dernière guerre.

On se rappelle les débuts de la campagne d'Italie de 1943-1944<sup>2</sup> : la prise par les Alliés de l'îlot fortifié de Pantellaria, la conquête de la Sicile, l'annonce du coup de théâtre de l'armistice avec l'Italie (septembre 1943), la reddition de la flotte fasciste et, pour couronner le tout, le débarquement à Salerne, dans la Péninsule.

Sous la pression des forces alliées, le général feld-maréchal Kesselring dut renoncer à défendre Naples mais décida de couvrir Rome le plus longtemps possible. Il mena alors une manœuvre en retraite dont le but était de gagner le temps

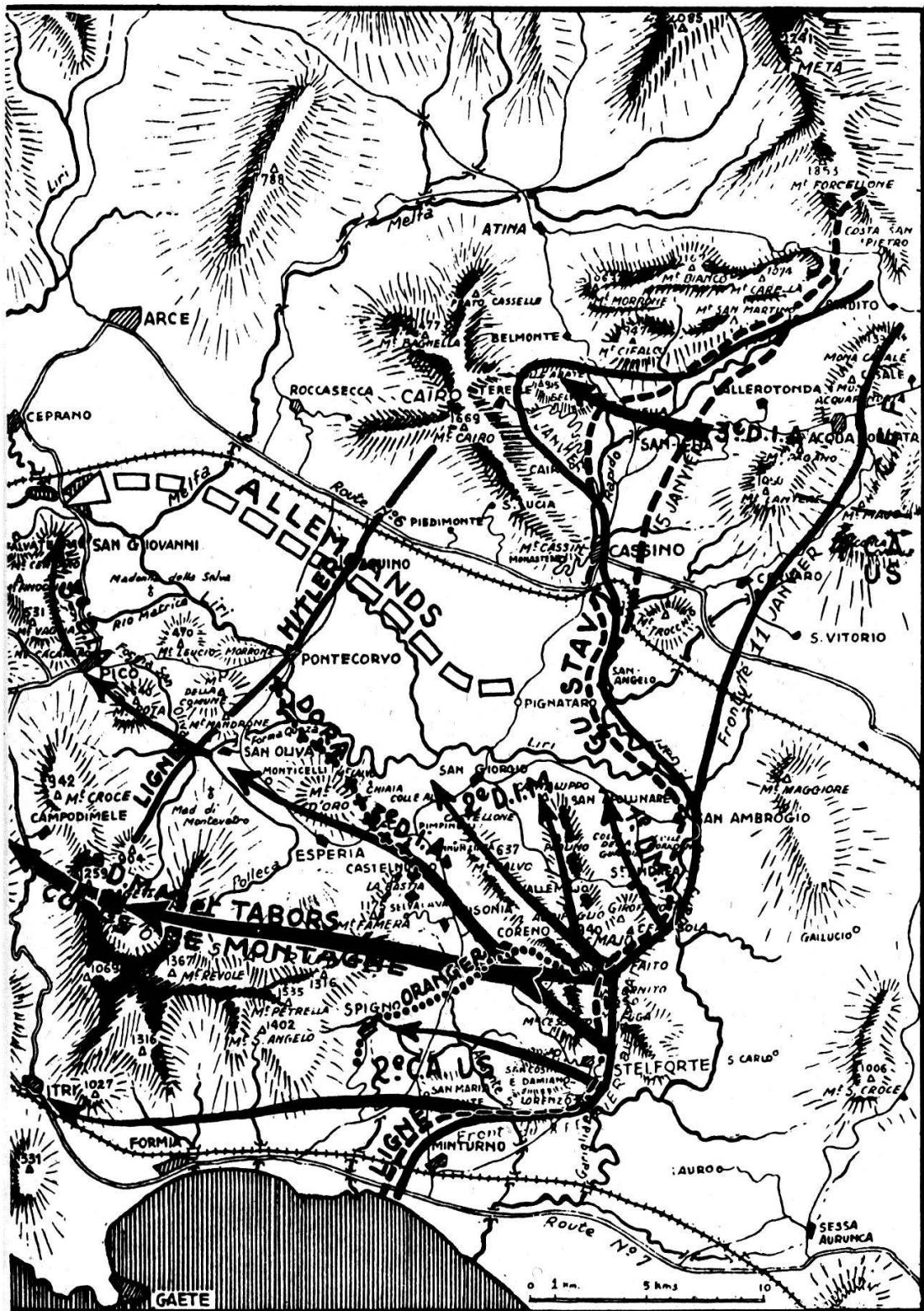
---

<sup>1</sup> Il serait facile de trouver des exemples dans la guerre 1914-1918 et surtout dans la campagne de 1914 : bataille de la Marne, bataille de l'Ourecq.

<sup>2</sup> Extrait d'une conférence donnée par l'auteur, en 1946, aux Sociétés romandes d'officiers.



CARTE



nécessaire pour préparer, dans les Abruzzes et sur le Garigliano, une solide position défensive.

C'est contre cette position que les Alliés vinrent buter au mois d'octobre 1943.

Les forces alliées, aux ordres du général Alexander, étaient engagées : VIII<sup>e</sup> Armée britannique (général Montgomery, ensuite Leese), à droite, sur l'Adriatique ; Ve Armée U.S.A. (général Clark), à gauche, sur la mer Tyrrhénienne.

Les premiers éléments du C.E.F. — que commande le général Juin — débarquent à Naples le 15 novembre 1943.

Dès le début de décembre, les troupes françaises sont engagées, sous les ordres de la Ve Armée U.S.A., dans la bataille de rupture du Garigliano, ligne Gustav (voir carte N° 3). En face, les forces de Kesselring sont encore importantes. Au printemps 1944, sur ce théâtre d'opérations, les Allemands, d'après les données de notre S.R., disposaient de 22 divisions, passablement éprouvées il est vrai, contre 34 divisions alliées.

Au milieu de mai 1944, le C.E.F., qui vient d'être porté à 4 div., a franchi le Garigliano. La bataille de rupture bat son plein, la ligne Gustav est forcée.

Le 14 mai au soir, la situation est la suivante :

- la 2<sup>e</sup> D.I.M.<sup>1</sup> est dans la région de Pignataro ;
- la 1<sup>re</sup> D.M.I.<sup>2</sup> est entrée à San-Giorgio ;
- la 3<sup>e</sup> D.I.A.<sup>3</sup> est à Ausonia.

La 4<sup>e</sup> D.M.M.<sup>4</sup>, dont nous allons brièvement suivre l'engagement et les opérations, arrive dans la vallée de l'Ausente et ses premiers éléments atteignent le bas des pentes du massif du Petrella.

A droite, le 13<sup>e</sup> C.A. britannique a atteint la route Cassino-Pignataro.

A gauche, le 2<sup>e</sup> C.A. U.S.A. est entre Spigno et la mer.

Quelle est alors la situation des Allemands ?

<sup>1</sup> D.I.M. : Div. inf. marocaine.

<sup>2</sup> D.M.I. : Div. mot. inf. ou Div. française libre.

<sup>3</sup> D.I.A. : Div. inf. algérienne.

<sup>4</sup> D.M.M. : Div. mont. marocaine.

L'ampleur et la puissance de l'attaque alliée les ont surpris. Leurs réactions ont paru désordonnées et leurs réserves locales ont fondu dans les contre-attaques.

Le massif du Petrella a été dégarni imprudemment pour s'opposer à l'avance française dans la vallée de l'Ausente. Une division de réserve, amenée en toute hâte de la région de Rome, a dû être engagée morceau par morceau.

L'intention du général Juin est d'exploiter au maximum sa victoire sur le Garigliano, afin d'empêcher son adversaire de se rétablir sur la ligne Hitler (voir carte N° 3).

A cet effet, il veut *déborder cette ligne* par le Sud en prenant d'abord pied, au plus vite, dans le massif du Petrella avec les 16 000 hommes de la 4<sup>e</sup> D.M.M. et 9000 goumiers, constitués en un corps de montagne aux ordres du général Sevez, commandant la 4<sup>e</sup> D.M.M.

Ce serait sortir du cadre de cet exposé que de relater en détail les opérations.

Il suffit de dire que la surprise produite par l'apparition du corps de montagne dans le massif du Petrella, non gardé, et par le rythme relativement accéléré de la progression française par les hauts (voir carte N° 3), agrave la dissociation provoquée par la bataille de rupture du Garigliano, sans provoquer cependant, à aucun moment, l'effondrement de la résistance allemande.

Dans la période du 15 au 24 mai, le corps de montagne a eu constamment pour mission de *déborder* par leur droite les forces qui s'opposaient, dans la vallée du Liri, à la progression des divisions françaises et de la VIII<sup>e</sup> Armée britannique.

Le corps de montagne a ainsi effectué une succession de *manœuvres de débordement*, dont les *directions* successives furent (voir carte N° 3) :

- 1<sup>o</sup> Petrella - Revole, puis Itri - Pico ;
- 2<sup>o</sup> Campodimele - Castro dei Volsci ;
- 3<sup>o</sup> Vallecorsa - Prossedi ;
- 4<sup>o</sup> Priverno - Montelanico.

Il se redresse alors, face à l'ouest, et entame la poursuite en direction de Rome.

La carte N° 3, tirée de l'ouvrage du colonel Goutard, *Le corps expéditionnaire français dans la campagne d'Italie*<sup>1</sup>, exprime bien ces manœuvres, ces marches à l'ennemi répétées vers l'aile droite allemande. Le terrain, les « hauts » et les axes ne présentent de valeur qu'en fonction de la présence connue des forces allemandes dans la vallée du Liri : ligne Gustav, ligne Hitler. Les accidents topographiques n'ont, en eux-mêmes, aucun intérêt ; ils ne font que matérialiser l'intention du commandement français de déborder les gros allemands, de les manœuvrer, de couper leurs lignes de communications ou de retraite vers Rome. Et quatre fois le chef français répète la même manœuvre qui provoque finalement la retraite générale de son adversaire vers le nord-ouest.

\* \* \*

Nos doctrines militaires ont toujours eu une certaine apparence de mosaïque, un certain « débraillé », — pour reprendre le terme, pittoresque mais un peu dur, d'un de nos officiers — qui pourrait bien provenir de la formation si diverse des officiers de notre haut commandement et de notre corps d'instruction. Après des études civiles différentes, les uns ont été soumis, par des stages à l'étranger, à l'influence de l'école soit allemande, soit française, soit actuellement américaine ou anglaise. D'autres, le plus petit nombre, sont des auto-didactes qui ont été cependant influencés, à part quelques rares exceptions, par les littératures militaires étrangères.

Les prescriptions d'un règlement, d'une instruction tactiques, ont toujours été traitées chez nous — et le sont encore — avec une certaine désinvolture qui veut être de la largeur d'esprit. Nous nous flattions beaucoup de jouir

---

<sup>1</sup> Charles-Lavauzelle & C<sup>ie</sup>, Paris.

d'un grand bon sens tactique qui doit suffire dans toutes les situations.

Les plus anciens se souviennent probablement d'un commandant de corps, aujourd'hui disparu, qui avait froidement déclaré, dans une critique de cours tactique, avoir toujours considéré le règlement comme un guide-âne !

Les auteurs de nos règlements, qu'on finit toujours par connaître dans une petite armée comme la nôtre, semblent parfois, eux-mêmes, ne pas attacher d'importance à la doctrine qu'ils ont codifiée et qui a été approuvée par les plus hautes autorités du pays ; on le remarque à l'occasion de visites, d'inspections, de critiques.

\* \* \*

A propos des *objectifs topographiques* et des *objectifs tactiques*, et alors même que nos Prescriptions générales sur la conduite des troupes<sup>1</sup> parlent bien d'*enveloppement*, de *double enveloppement*, d'*attaque de flanc*, de *mouvement tournant*, de *rupture*, on croirait vraiment, à étudier certains de nos thèmes d'exercices, à lire ou à entendre certains de nos ordres<sup>2</sup>, que nous voulons nous battre contre le terrain. « Je veux m'emparer des hauteurs de Combremont », « la N<sup>e</sup> division s'empare des passages de la Töss », dit-on, qu'il s'agisse d'une intention ou d'une mission.

Peut-être, objectera-t-on, qu'il n'y a là que manière de s'exprimer. C'est possible, parfois, mais c'est aussi, trop souvent, parce que le chef perd des yeux, et surtout aux échelons supérieurs, le but final du combat qui, aux termes mêmes de la Conduite des troupes — et nous nous en voudrions à ce propos d'aller chercher ailleurs une définition — est de battre l'ennemi (ch. 236).

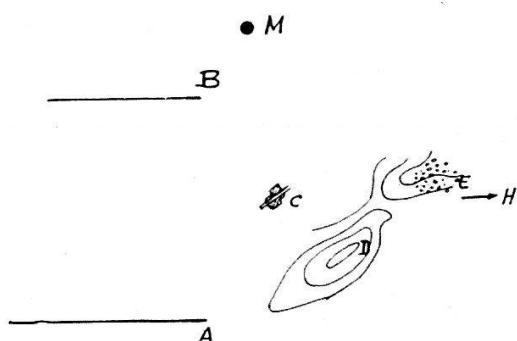
<sup>1</sup> Ch. 432-435.

<sup>2</sup> Et nous ne prétendons pas, par une grâce spéciale, échapper personnellement à ce travers ! Mft.

Entre attaquer l'ennemi « partout où on le rencontrera », formule française de 1914, et attaquer des points du terrain sans savoir, fréquemment, si l'ennemi s'y trouve, formule suisse actuelle, il y a, semble-t-il, un juste milieu.

L'objectif, pour citer une définition française, doit être, doit rester un point, une portion de terrain occupés par l'ennemi.

Adaptant ou citant largement Maud'huy<sup>1</sup>, nous supposons que :



CROQUIS N° 4

Placés en A, nous voulions attaquer l'aile du gros de l'ennemi déterminée en B. Notre « objectif » est l'aile du gros de l'ennemi ; notre « direction », notre « axe d'attaque », pour employer le terme de la C.T., le point B<sup>2</sup>. Irons-nous directement de A à B ? Probablement non, car nous aurons à chercher le « cheminement » le plus avantageux, le plus commode, l'itinéraire le mieux défilé. Il est vrai que le chemin détourné que nous prendrons nous éloignera de la direction, mais il nous rapprochera plus sûrement du but, de l'objectif.

Sur notre droite, nous rencontrons un village C occupé par l'ennemi. Faut-il l'attaquer ? Oui, s'il nous empêche d'atteindre notre objectif, l'aile du gros ennemi. Mais, pour

<sup>1</sup> Général de Maud'huy. *La manœuvre*. Etude théorique. Préface du colonel Feyler. Berger-Levrault, Paris.

<sup>2</sup> Encore faudrait-il deux points pour déterminer un axe, et parler de l'axe A-B. Mais, pour la clarté de la démonstration, le lecteur voudra bien passer sur ce détail.

attaquer ce village, il est nécessaire d'avoir un appui de feux encore plus à droite, en D.

Et cet emplacement se trouve sous le feu de l'ennemi qui occupe le bois E. Il va donc falloir enlever le bois E, puis amener l'appui de feux en D, puis enlever le village C ; ensuite seulement, nous pourrons aller attaquer l'aile du gros ennemi en B. Toutes ces opérations sont rationnelles, car toutes, si elles nous éloignent de la direction, nous rapprochent de l'objectif. Il y aurait faute seulement si, après avoir enlevé le bois E, opération indispensable pour pouvoir placer notre appui de feux, nous voulions continuer notre attaque dans la direction de H.

Cet exemple permet de voir nettement la distinction entre l'objectif toujours poursuivi et la direction prise dans le terrain, matérialisée par un point du terrain, qui n'est qu'un moyen d'arriver à l'objectif. Si nous apprenions, en cours d'opération, que l'aile ennemie n'est pas en B, mais ailleurs, en M par exemple, ce ne serait plus en direction de B qu'il faudrait attaquer, mais en direction de M, pour atteindre l'aile ennemie, notre objectif, en négligeant alors la direction de B qui serait devenue sans intérêt.

« On blâme, et avec raison, les objectifs géographiques, car l'objectif ne doit être autre que l'ennemi.

» Mais la direction est toujours prise sur un point géographique », écrit le général de Maud'huy. Nous ne saurions mieux dire.

Quand, en 1806, Napoléon marche sur Berlin, il prend un point de direction géographique. Mais Berlin n'est pas son objectif<sup>1</sup>, car il attend au contraire le retour inévitable de l'armée prussienne vers sa capitale pour l'envelopper si elle fait tête. L'armée prussienne reste donc bien l'objectif unique de Napoléon.

Quand Lannes néglige Saalfeld pour attaquer directement

---

<sup>1</sup> « L'Empereur veut marcher sur Berlin parce qu'il devine que l'armée prussienne viendra lui barrer la route. En effet, Berlin est pour Napoléon le point de direction, mais non l'objectif. » Cf. général Bonnal, déjà cité.

le prince Louis, il démontre bien que l'objectif est l'armée ennemie.

Quand le général Juin étend, répète quatre fois sa manœuvre de débordement par les hauteurs de la rive gauche de la vallée du Liri, il démontre bien que ces hauteurs n'ont aucune valeur intrinsèque, qu'il cherche l'aile droite allemande, son objectif ; autrement dit, que les directions qu'il choisit, que les points du terrain qu'il veut atteindre, n'ont de valeur que par ce qu'il sait des Allemands.

Baser toute une manœuvre — et peut-on encore à ce moment-là parler de manœuvre ? — sur des objectifs topographiques, c'est non seulement la « négation de la lutte, indice de décadence », pour reprendre les paroles de Foch, mais c'est aussi un oreiller de paresse.

On prétend alors qu'il faut savoir se décider dans l'incertitude, belle formule qui voile souvent une insuffisance d'organisation ou d'instruction du service de renseignements et qui est basée, en général, sur des expériences de guerre où celui qui a réussi en se décidant les yeux fermés avait en face de lui un adversaire qui faisait preuve d'une passivité qu'on pourrait qualifier de criminelle (Allemands et Français en 1870, par exemple).

Il faut chercher l'ennemi pour le battre ! On ne se bat pas contre le terrain, mais avec le terrain.

Dire, comme le faisait le S.C. de 1927, que les renseignements à la guerre sont souvent faux et toujours incomplets, c'est jouer perdant en ce qui concerne le S.R.<sup>1</sup>.

Que l'absence totale et regrettable de renseignements n'excuse pas la passivité, c'est évident.

Savoir se décider dans l'incertitude est une qualité excellente, mais le procédé est quand même un pis aller. La règle demeure : il faut chercher et trouver l'ennemi pour le battre. Ne confondons pas l'exception avec la règle et rappelons-nous

---

<sup>1</sup> La CT 1951 est moins affirmative et moins pessimiste à ce propos (ch. 245).

l'Empereur qui va jusqu'à dire, écrire : « J'enveloppe complètement l'ennemi, mais il me faut encore des renseignements sur ce qu'il VEUT faire. »

Et, finalement, on a le renseignement qu'on mérite !

\* \* \*

Quel est le rôle exact du terrain ?<sup>1</sup>

Le terrain influence la stratégie au point de vue des *communications*.

Le terrain influence la tactique au point de vue des *communications*, des *vues* et des *feux*.

communications	= réseau routier ;
vues	= observatoires ;
feux	= compartiments de terrain, flanquements.

Il faut savoir déterminer les *points essentiels* du terrain. Ce sont les carrefours, les points de passage obligé, les bois, les villages, les points dominants ou flanquants, les portions de terrain où les vues et les feux permettent de surveiller et de battre des cheminements ou des zones étendues.

Tout chef d'infanterie (troupes légères) surtout, mais aussi d'artillerie, doit acquérir ce sens du terrain qui est essentiel.

L'étude, l'appréciation du terrain se fait en général sur les lieux mêmes par une *reconnaissance*. La *carte* n'est qu'un moyen auxiliaire, soit que son étude précède la reconnaissance, soit qu'elle supplée à cette reconnaissance si elle se révélait impossible.

La reconnaissance, l'étude du terrain doit être *méthodique* ; elle se fait toujours en fonction de la *mission* d'abord, de l'*intention de manœuvre* ensuite.

Le chef doit cependant avoir la *curiosité du terrain*. Avant même d'avoir reçu une mission, il reconnaît déjà, dans toute

---

<sup>1</sup> D'après un exposé fait aux E.C.I.

la mesure du possible et sans idée préconçue, les grandes lignes du terrain où son unité pourrait être engagée.

Notre terrain si difficile est notre allié le meilleur (C.T., ch. 3) : il faut le connaître, le reconnaître, le renforcer, rétablir la valeur des obstacles naturels par la destruction des ouvrages d'art.

Mais il ne faut pas prendre le terrain comme un but. Le terrain n'a, militairement parlant, pas de valeur absolue ou intrinsèque.

Un objectif, c'est un point du terrain occupé par l'ennemi. Et le but final de tout combat — même pour nous qui resterons sur la défensive stratégique —, c'est de battre l'ennemi.

Pour pouvoir le faire, il faut savoir où il se trouve. « Mais cela, c'est une autre histoire. »

\* \* \*

Il convient encore de faire remarquer que l'introduction des armes atomiques ne change rien à la question des objectifs topographiques et des objectifs tactiques, même si le défenseur, adopte le système de la défense sur zone que nous avons étudiée dans de précédents articles<sup>1</sup>.

Enfin, si nous parlons d'objectifs topographiques et d'objectifs tactiques cela ne veut pas dire que nous admettons la thèse de ceux qui croient que rien n'est changé pour nous depuis la guerre 1914-1918 et que notre infériorité aérienne nous permet de nous mouvoir sans entraves et d'attaquer n'importe quand, n'importe où et à n'importe quelle « échelle ».

Ce qui conditionne la guerre *actuelle*, pour nous, ce ne sont plus uniquement les chars, dont on parle maintenant beau-

<sup>1</sup> R.M.S., septembre 1947 ; mars, juin 1948 ; août 1949. A ce propos, il nous sera bien permis de faire remarquer que ce système est celui qui est proposé actuellement — toutes proportions gardées — pour la défense de l'Europe par les généraux Gruenthal et Speidel.

coup, mais davantage l'aviation et l'arme atomique de notre adversaire éventuel.

Il s'agit encore là, évidemment, d'autres histoires sur les-  
quelles il sera peut-être utile de revenir un jour.

Colonel-divisionnaire MONTFORT

*Si par conséquent le nombre et le poids des engagements victorieux sont seuls décisifs, il est clair que le rapport entre les deux armées et leurs chefs revient au premier plan de nos considérations, et que le rôle et l'influence du terrain ne peuvent être qu'accessoires.*

CLAUSEWITZ

---

## Discipline militaire et discipline civique

L'initiative de « l'œuf de colombe » a eu pour le moins l'avantage de nous imposer un sérieux examen de conscience. Il n'est pas terminé. Le désintérêtissement à l'égard de la défense nationale, si sensible depuis quelque temps dans l'opinion publique, est un phénomène assez complexe. Une certaine baisse de l'esprit national, tel qu'on le concevait au siècle dernier et dans le premier tiers de celui-ci (« l'égoïsme sacré de la patrie »), l'explique en partie, comme le découragement angoissé et injustifié qui nous a saisis devant l'immense accroissement des forces destructrices mises récemment au service de la stratégie des seules grandes puissances. On a invoqué aussi la fatigue après le grand effort de discipline consenti au cours du dernier conflit mondial pendant six longues années, et la lassitude sous le poids sans cesse plus lourd d'un armement toujours plus technique, plus compliqué et plus coûteux, qu'il faut renouveler et renforcer moins de